

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 44 (1954)

Artikel: Lieux saints du Jura bernois

Autor: Surdez, Jules

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lieux saints du Jura bernois

Par *Jules Surdez*

1. Doyenné de Saignelégier

Saignelégier

La première paroisse des Franches-Montagnes fut celle de Montfaucon mentionnée dès 1139. Un document de 1382 nous apprend qu'il y avait alors à Saignelégier une chapelle dédiée à la Sainte Vierge qui était très fréquentée des pèlerins de la contrée. On ne sait ni quand ni pourquoi ce sanctuaire fut érigé au sein des profondes «joux» d'autrefois. Le 9 octobre 1397, la commune de Montfaucon fonda dans cette chapelle un autel en l'honneur de St-Nicolas, à raison de la dévotion des habitants qui se rendaient fréquemment en pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame de Saignelégier. En 1494, une seconde chapelle fut fondée ici avec un autel dédié à Ste-Catherine. Plus tard, le curé de Montfaucon vint résider à Saignelégier car la bonne moitié des Montagnards s'y rendaient à l'église. Le 15 décembre 1517, une bulle accorda des indulgences de 7 ans et 7 quarantaines à tous ceux qui visiteraient la chapelle de Notre-Dame, aux fêtes de l'Assomption, de la Dédicace, de St-Nicolas et de Ste-Catherine; depuis longtemps, on y accourait nombreux en pèlerinage. L'église embellie attira de plus en plus les fidèles de toute la contrée, surtout lorsque les pèlerins purent y vénérer le corps de St-Vénuste, découvert à Rome en 1739. En 1825, on décida de raser la vieille église pour en reconstruire une autre. Moins d'un siècle plus tard, on bénissait la première pierre de la belle église actuelle.

Les promeneurs ne manquent pas d'aller réciter une prière auprès de deux monolithes dressés en 1777 et en 1784 dans les environs du village: une stèle votive et un oratoire dédié à la Vierge.

A l'est de la pâture dite du Stand, où ont lieu actuellement des courses hippiques pendant le Marché-Concours annuel de Saignelégier, on voyait encore, il y a quelques années, une sorte de dalle et le vestige d'un socle de croix de pierre. C'est tout ce qui restait d'une ancienne chapelle, *la chapelle St-Charles*, érigée sur le «cimetière aux Bossus», c'est à dire celui des gens morts de la peste dans la paroisse, durant la Guerre de Trente ans. On s'y rendit longtemps, de temps à autre, prier pour les défunts en question, spécialement après les vêpres des morts, le jour de la Toussaint, et après la messe des morts, le lendemain de cette fête et de celle du dimanche de la St-Martin. On prit plus tard la regrettable décision de démolir cette chapelle et d'en rebâtir une autre, plus grande, près du cimetière, où elle est plus qu'à demi-cachée par l'aile d'une fabrique. On y célèbre la messe chaque année, le jour de la St-Charles.

Je sais qu'à Saignelégier des gens des environs se rendirent de même sur l'emplacement de l'ancienne chapelle St-Charles, au «Cimetière aux Bossus», plutôt qu'à la nouvelle chapelle dédiée au même saint.

A *Epaulliers*, au lieu-dit Sur Preigne, un terrain vague appartenant à la paroisse où se dresse une croix de pierre se nomme encore le «Cimetière aux Bossus».

Près du *Boéchet*, au milieu du pâturage, on entretient encore pieusement le cimetière où furent enterrés, dans des fosses communes, le curé de la paroisse des Bois et un nombre impressionnant de ses paroissiens morts de la peste durant la Guerre de Trente ans. Un mur entoure ce cimetière des pestiférés ou des «bossus» au milieu duquel se dresse une très belle croix. Lors d'autres épidémies (grippe, influenza, voire épizooties) on a vu des gens se glisser plus ou moins secrètement dans cet enclos pour y prier.

Chapelle de la Bosse

La chapelle de la Bosse, près du Bémont, dédiée à Ste-Jeanne, que de nombreux pèlerins et promeneurs vont invoquer, fut construite en 1719. Les murs sont malheureusement dépourvus de leurs pittoresques ex-voto. La chapelle dite de Ste-Jeanne doit son nom à Jeanne Froidevaux, née à la Bosse, le 15 août 1596. Délivée d'un mariage contracté contre son gré, elle devint Sœur Marie-Hyacinthe au couvent de l'Annonciade, à Pontarlier, où elle mourut, le 6 décembre 1625. Devançant la sentence de Rome, les fidèles l'ont canonisée. Son culte reste en honneur à la Bosse et dans la région. On a célébré longtemps autrefois, le 24 mai, dans sa chapelle, Ste-Jeanne Froidevaux, appelée communément «la sainte de la Bosse». Il y a une cloche, dans le clocheton, depuis 1769. Elle fut offerte par un habitant du hameau qui stipula qu'elle sonnerait l'angélus aux heures accoutumées et réunirait les gens pour la récitation du chapelet. Promeneurs et pèlerins ne manquent pas d'aller s'agenouiller ou se recueillir un moment, non loin de là, au pied d'une belle «croix de montée», portant le millésime 1770, qui sanctifie, aux yeux du voyageur, le lieu de la halte. Elle est composée de deux parties : les branches et la base ornée de quatre cintres. La niche en est malheureusement vide aujourd'hui. La canonisation de Jeanne Froidevaux allait être demandée à Rome, par le curé de Saignelégier, avec l'assentiment de toutes les paroisses montagnardes, mais la Révolution française et la fin de la principauté épiscopale empêchèrent de requérir l'ouverture du procès.

Les jeunes gens se rendent encore secrètement, la nuit ou par le brouillard, près de la chapelle de la Bosse. Le nombre d'essais qu'il faut répéter pour atteindre, avec un petit caillou, l'endroit du clocheton où se trouve la clochette, indique dans combien d'années on se mariera, ou combien d'enfants on aura. Je sais que des vieillards de lieux assez éloignés viennent y apprendre ainsi combien d'années ils ont encore à vivre. J'ai connu un vieillard se

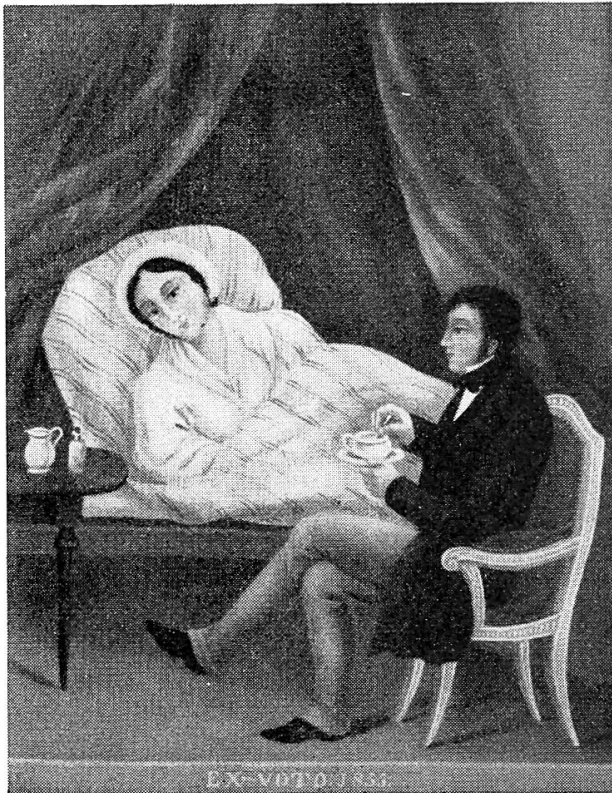


Oratoire des Quedevez

vantant de ne croire ni à Dieu ni à diable qui connut de la sorte que sa dernière heure sonnerait dans six années. De nouveaux essais indiquèrent quatre mois puis douze jours. Il mourut bel et bien six ans, quatre mois et douze jours plus tard. Sa veuve, qui connaissait seule son secret, affirma qu'il fut en très bonne santé durant les cinq premières années. La sixième, il tomba malade. Le premier mois de l'année suivante, il dut s'aliter. Son état s'aggrava de plus en plus. Il mourut au dernier coup de minuit du douzième jour du cinquième mois.

Oratoire des Quedevez

Cet oratoire est situé dans le hameau des Rouges-Terres et date de 1677. D'aucuns l'appelaient autrefois l'oratoire Morel. A en croire la tradition, un voyageur à cheval, nommé Morel, tomba en ce lieu au cours d'un violent orage et se blessa grièvement. Croyant sa dernière heure arrivée, il promit à la Ste-Vierge, s'il en revenait, d'élever un oratoire en cet endroit. Il fit don d'une parcelle de terrain dont le revenu servirait à payer le luminaire qui brûle depuis lors, chaque dimanche et jour de fête, dans le modeste édicule. Le pauvre oratoire est surmonté d'une croix de fer. On y voit à l'intérieur des statuette, des tableaux et des estampes. Les gens des Rouges-



Ex-voto de 1855
offert à Saint-Justin
dans l'église des Bois

Musée historique de Berne

Terres et des environs s'y rendent, tous les dimanches du mois de juin pour y prier et y faire parfois des neuvaines. Pendant la sécheresse, on y va demander la pluie du ciel.

Pour demander la guérison d'un malade ou obtenir une grâce quelconque, les familles des Rouges-Terres ou des lieux environnants envoient 9 enfants (des fillettes en général) faire une neuvaine dans la chapelle des Quedevez. Pour leur peine, on leur remet à chacun un sou. Tenant une «chandelette» *tchindolats* allumée à la main, ils récitent à haute voix, tous ensemble, le chapelet puis les litanies de la Ste-Vierge, jusqu'à ce que les petites chandelles soient toutes éteintes. Lorsque les gens sont très éloignés, ou que l'hiver est trop rigoureux on se contente de faire en famille une neuvaine à la maison. Durant 9 soirs, on prie la Vierge des Quedevez d'accorder telle ou telle faveur. Le premier soir, on récite 9 pater et 9 ave, et chaque autre soir un de moins. On invoque aussi la même Notre-Dame quand un membre de la famille se trouve en voyage durant un orage.

Les Bois

Il y a dans l'église une statue de Ste-Foix, vierge et martyre, patronne de la paroisse, dont le culte est encore populaire en France. Des pèlerins isolés, des jeunes filles surtout, viennent de temps à autre l'invoquer. La sainte est vêtue d'une ample robe et d'un manteau. Elle tient à la main une palme et

Ex-voto de 1857
offert à Saint-Justin
dans l'église des Bois

Musée historique de Berne



le glaive, instrument de son supplice. Un autel latéral est dédié à Notre-Dame du Saint Rosaire, l'autre au Sacré-Cœur dans lequel sont conservées, depuis 1830, les ossements de St-Justin. Des pèlerins de plus en plus nombreux y viennent prier devant la châsse. Des grâces, des miracles, des guérisons corporelles et spirituelles sont dues à l'intervention du saint, ce dont témoignent de nombreux ex-voto placés à côté de son autel. Ils font revivre les anciens costumes du pays.

Les Bois est la première paroisse de Suisse ayant introduit le culte du Sacré-Cœur. Depuis 1820, la fête du Sacré-Cœur attire chaque année de nombreux pèlerins de la région. Ils assistent pieusement en foule, avec les paroissiens, au triduum préparatoire et à la procession.

La chapelle du Peuchapatte

Ce léger édifice, dédié au Sacré-Cœur de Jésus, a été construit en 1883. Il est surmonté d'un élégant clocheton. Il fut longtemps humide et ses murs étaient lézardés. On n'y voit point d'ex-voto. Durant le Kulturkampf, le curé du Noirmont faillit se tuer en allant visiter secrètement un malade atteint du typhus dans une côte du Doubs. Deux sœurs Surdez s'entendirent plus tard avec lui et avec quelques autres personnes pour élever cette chapelle en souvenir de ce jour. Durant de nombreuses années, les paroissiens des Bois se rendirent régulièrement en pèlerinage au Peuchapatte. Depuis

1914 (à l'instar de ceux du Noirmont et des Breuleux) ils n'y vont plus en procession qu'en temps de sécheresse pour demander à Dieu de faire pleuvoir.

Les pèlerins qui vont demander le beau temps à la chapelle du Peuchapatte ou à celle du Bief d'Estoz emportent souvent avec eux un parapluie. Il leur faudra bien s'abriter de la pluie au retour. Le départ et l'arrivée de la procession sont salués par la cloche de la chapelle ou le carillon du clocher de l'église. Le curé de la paroisse célèbre la messe au Peuchapatte et au retour, à l'église, une bénédiction est donnée aux pèlerins. A en croire un conte facétieux, une ordure s'étant trouvée devant le seuil de la chapelle lors du premier pèlerinage, les gens du lieu décidèrent de la déplacer de quelques mètres. Plusieurs paires de bœufs furent attachés à un peloton (*graméché*) de laine qu'on déroula et fixa à la serrure de la porte. Comme le fil s'étira, s'allongea, ils n'en demandèrent pas plus. Grock n'eût pas été plus ingénieux.

Chemin faisant, lors de ce pèlerinage (auquel j'ai pris part plusieurs fois) les hommes ne prient pas toujours avec les femmes et les enfants mais se contentent parfois de conter des gaudrioles. L'un d'eux, évoquant le premier pèlerinage, rappela une fois que le porteur de la bannière qu'un vent violent risquait d'emporter s'écria: «*J' ainmarô kâxi aitaïn tani la ronsin di Peu-Yâda!*» (J'aimerais presque autant tenir l'étalon du Peu-Claude!). Tout le monde, le curé y compris, avait éclaté de rire.

On reparle aussi des anciens pèlerins du Peuchapatte se rendant à pied aux Ermites. Ils allaient droit devant eux, grimpant au besoin à la cime d'un sapin, pour redescendre de l'autre côté, passant dans une haie vive, à côté d'un clédard, ou traversant à la nage une rivière, non loin du pont.

On évoque la femme payée selon la coutume par la paroisse des Bois pour se rendre à Einsiedeln sans dire un mot ni à l'aller ni au retour et qui avait dû revenir aux Bois depuis le «Dérâbye» (l'éboulement de Goldau) et recommencer son pèlerinage. Un autre pèlerin de la Montagne s'étant exclamé, en la regardant: «*Sakardîa, lai belle fanne!*» (Sacrebleu, quelle belle femme!) elle n'avait pu se retenir de lui dire: «*Te n'é pon peu non pu!*» (Tu n'es pas laid non plus!) Elle avait ainsi enlevé toute efficacité à son pèlerinage.

Deux années de suite, une envoyée de la paroisse des Breuleux à Notre-Dame des Ermites trouva à son retour les finages dévastés par la grêle. On l'accusa bien sûr d'avoir mal invoqué la Sainte-Vierge. Comme on ne put engager d'autre pèlerine on l'envoya une troisième fois à Einsiedeln. Elle se fit encore accompagner par une jeune voisine qui était orpheline. Au retour, elle la surprit, durant une halte, qui frappait l'eau d'une source avec une baguette, en disant: «*Tchoi, tchoi, tchoi, chu lé fin dé Mâbliâ!*» (Tombe, tombe, tombe, sur les finages des Mangeurs de bouillie). C'est elle, la petite sorcière, qui faisait grêler chaque fois dans sa paroisse. (*Mâbli* s.m.p. = bouillie. *Mâbliâ* = mangeurs de bouillie; surnom des habitants des paroisses des Breuleux et d'Epauvillers.)



25^e anniversaire de l'érection de la chapelle du Peuchapatte en 1908

Les Genevez

La première église qui était dédiée à Ste-Marie-Madeleine de la Joux (de la Forêt) s'appelait populairement la Joux-Madeleine. Elle était située entre les Genevez et Bellelay, dans le bas du finage appelé encore la «Fin de la Madeleine». Il n'en reste plus que le mur du cimetière et une croix de bois. Vers 1900, des vieillards dignes de créance m'ont affirmé que des filles ou des femmes légères y venaient secrètement prier et demander à Ste-Marie-Madeleine d'obtenir de Dieu le pardon de leurs fautes. La construction de l'église actuelle fut décidée en 1933. Les fidèles de la paroisse et d'ailleurs y viennent invoquer *Ste-Claire* dont les reliques reposent sous l'autel. On raconte qu'un homme des Genevez rentrant un soir de la foire de Delémont, plus tôt qu'il n'y était accoutumé, entendit sa femme demander tout haut le pardon de relations coupables qu'elle entretenait avec un grangier de la Courtine.

Le Noirmont

Le Noirmont eut d'abord une chapelle, dès le 25 juillet 1513. Le maître-autel fut dédié à St-Hubert, à trois autres saints et à une sainte. Il n'y eut un chapelain à demeure que depuis 1518 et un curé depuis 1596. L'église fut remaniée en 1670 et l'ancienne chapelle en devint le chœur. Elle a été reconstruite en 1884 et consacrée sous le patronage de St-Hubert. Dès le début du XVI^e siècle, la chapelle puis l'église virent les disciples de St-Hubert, braconniers ou chasseurs patentés y invoquer, isolément ou en groupe, leur saint patron, et assister à l'occasion à la messe, le jour de sa fête, le 3 novembre.



Chapelle du Bief d'Estoz

Chapelle du Bief d'Estoz

Cette chapelle qui fut un lieu de pèlerinage des plus fréquentés se trouve en face de la Goule, sur la rive franc-comtoise du Doubs. Un pont permet d'y accéder. Le site parsemé de rochers rappelle les environs de Goldau. Un éboulement y barra le Doubs en formant un petit lac. Autrefois, les paroissiens du Noirmont, des Bois et de Charmauvillers y allaient demander la pluie. Isolément ou en famille, on y allait demander maintes faveurs à la Sainte Vierge car la chapelle était consacrée à Notre-Dame des Ermites. Les jeunes gens trouvaient souvent dans ces pèlerinages le futur époux ou la future épouse. Ils demandaient à Notre-Dame des Ermites de le (ou la) leur faire connaître. Trois guerres, en moins

d'un siècle, en ont fait une chapelle poussiéreuse qu'on ne visite presque plus. Le reliquaire était encore naguère surchargé d'ex-voto, de fleurs artificielles autour d'une Vierge habillée de soie défraîchie. Il n'y avait toutefois plus de corde à la cloche, plus d'eau bénite dans le bénitier, plus de ciboire dans le tabernacle.

Sur l'encorbellement d'une roche, aux abords de la chapelle de Bief d'Estoz, on peut voir nombre de cailloux ou «témoins», *gôguaré* qu'y ont jetés des pèlerins. Il est assez difficile d'atteindre ainsi la corniche et surtout d'y faire demeurer le caillou jeté. Les garçons et les filles en âge de se marier y apprennent ainsi dans combien de temps leurs noces se feront. Si l'on n'atteint l'encorbellement qu'au cinquième essai, par exemple, le mariage sera célébré dans cinq ans. Souvent, lors de pèlerinages, de futurs époux faisaient ainsi connaissance. Je me souviens qu'une jeune fille qui réussit à placer du premier coup un caillou au bon endroit s'écria: «Avec qui me marierais-je dans une année, puisque personne ne me courtise encore? – Avec moi, parbleu», lui répondit un jeune homme qui venait de réussir le même exploit. Je n'ai jamais su toutefois s'ils s'étaient mariés dans la suite.